vreurs nous présentent comme le *nec plus ultra* de la satanologie « critique », est développée par le très conservateur F.-W. Farrar, dans *The Gospel according to St. Luke*, Cambridge Univ. Press, 1905, et par le Prof. A.-B. Davidson, dans *The Book of Job*, Cambridge Univ. Press., 1908. Cette dialectique d'une notion populaire, objet d'une extrapolation inspirée, n'a rien qui gêne ces éminents critiques; nous, non plus : c'est dire qu'on n'y reviendra qu'à l'Excursus II, consacré au *Jéhovah noir*.

« Le Diable, votre père », dira le Christ aux pécheurs, c'est « dès le principe », au cœur même de son être, qu'il est assassin (de sa propre vérité, pour commencer). Donc, meurtrier quasiment par essence, presque par vocation. *Menteur et père du mensonge*, précise le Sauveur. Non qu'il *soit* mensonge lui-même ; car le mensonge, l'erreur, l'illusion, ne sont point des transcendantaux comme la vérité ; le mal n'a rien d'essentiel, mais peut devenir une seconde nature, une essence acquise, si l'on peut dire (en lui donnant issue concrète dans l'Histoire, le Démon a joué son va-tout comme contre-créateur : il a « créé » le « signe » *Moins*). On peut « avoir l'erreur pour refuge et le mensonge comme abri » (Isaïe, 28 : 15). Satan, donc, quels qu'aient été ses débuts, n'est pas menteur, ou assassin, à la périphérie, adventicement ; ses « fruits » n'ont rien d'occasionnel : ils traduisent rigoureusement la nature de « cet arbre ». Alors qu'il y a des fruits qu'on accroche artificiellement à certains arbustes : les pommes et les oranges aux sapins de Noël, par exemple, et les « bonnes œuvres » à des cœurs racornis et sans amour. Satan, non. En son principe même, au cœur de son être, son « trésor », comme dit Jésus, c'est le mensonge et l'assassinat. On traduit généralement ἀνθρωποκτόνος par « homicide ». Mais, chez le Diable, mensonge est synonyme d'assassinat. Mentir, c'est faire violence au vrai ; c'est supprimer le réel en intention et en effigie (faute de mieux) ; ce qu'on possède du réel, et sur quoi l'on a prise : l'expression, la similitude verbale, on l'abolit, on l'anéantit.

Si l'on se dit, maintenant, qu'à tout instant, fussions-nous absolument « seuls », le monde spirituel tout entier nous entoure, nous pénètre et nous guette *in abscondito* — en sorte que le moindre péché rêvé, projeté, imaginé, est, pour ces milliers de témoins, à leur niveau d'être (immatériel), déjà réalisé (puisqu'ils ignorent l'acte physique, et n'en connaissent que l'envers spirituel : convoiter une femme, dit Jésus, c'est *déjà* la souiller), n'est-on pas amené à conclure que mentir, inventer, substituer « sa » version des choses à la réalité, c'est vampiriser, c'est tuer une créature de Dieu au profit d'une pseudo-créature, d'un robot, d'un *zombi*[1],

1. Folklore de St. Domingue et d'Haïti (notion vaudoue) : *zombi* = cadavre galvanisé par un sorcier et reprenant toutes les apparences de la vie (il peut prendre l'aspect de tel homme encore en vie), sauf qu'il est incapable d'amour et, sur le plan physique, de propagation sexuelle. Il dure ce que dure la volonté qui lui confère l'existence.